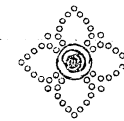


MONSIEUR LE CHANOINE

LE PAPE

Curé de Notre-Dame du Mont-Carmel

BREST



Sa Vie

Ses Œuvres

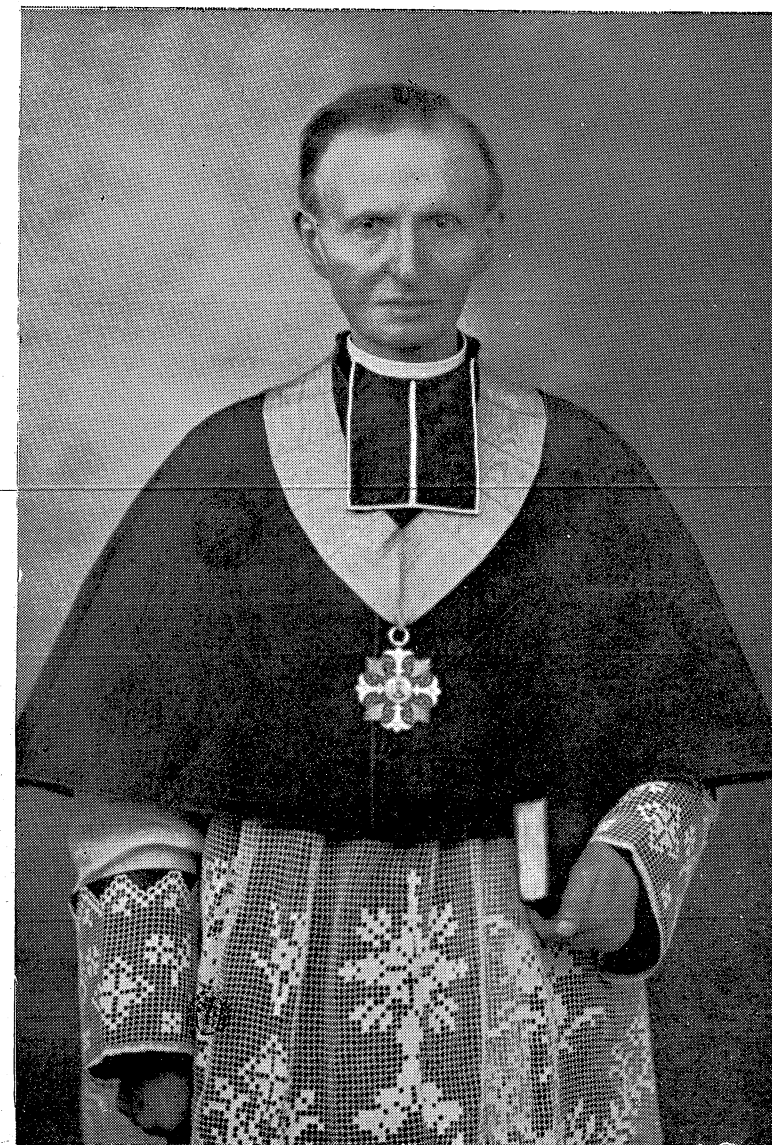
1865 - 1938

Nous exprimons notre vive reconnaissance à M. le chanoine Cardaliaguet; à M. l'abbé Quentel, Recteur de Plougar; à M. l'abbé Cornen, Vicaire aux Carmes; à M. Frémin, Président du « Cercle A. de Mun »; à M. Lidou, organiste à Saint-Martin; à M. Larvor, Président de « l'Alliance des Travailleurs », qui nous ont fourni tous les documents nécessaires à la composition de cette modeste plaquette.

A. LESPAGNOL,
Prêtre.

Diocèse de
Quimper & Léon

Document numérisé en 2015



Monsieur Le Chanoine LE PAPE

Curé des Carmes de 1925 à 1938

Monsieur le Chanoine LE PAPE

LOPÉREC - PONT-CROIX - QUIMPER

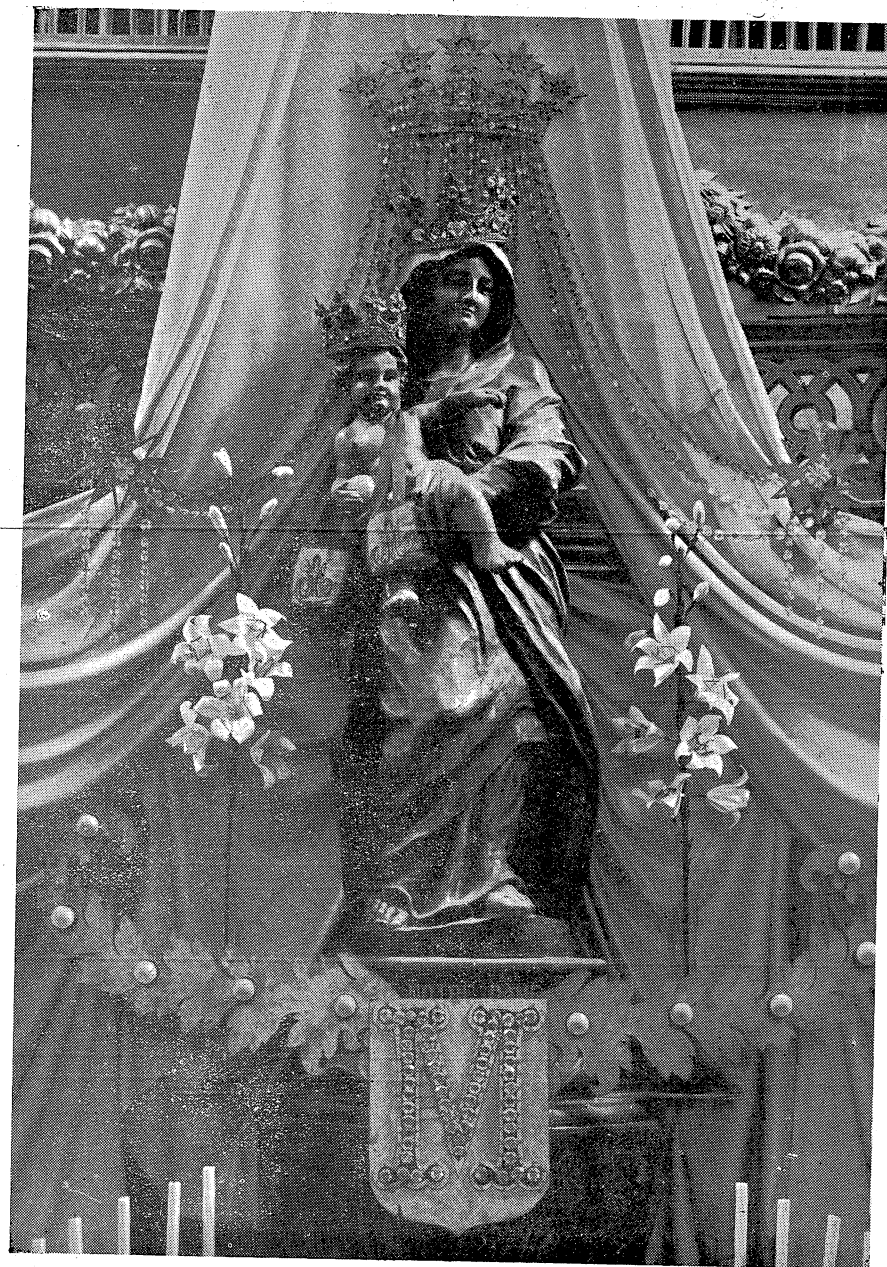
Le 16 octobre 1865, Monsieur Vincent Cherbeau et Mademoiselle Marguerite Kerhoas, parrain et marraine, présentaient au baptême, en l'église de Lopérec, le fils de Jean Le Pape, cultivateur, et de Marie-Jeanne Cherbeau, né le 15. Le Vicaire, M. Guéna, lui administra le sacrement de baptême et lui donna le nom de Jean.

La Providence favorisa les débuts de sa vocation et l'essor de sa destinée en inspirant à deux prêtres d'élite un vif intérêt pour sa personne. Son premier maître de latin fut le vicaire M. Kerloéguen, qui fut nommé vicaire aux Carmes le 3 septembre 1879 et devait mourir curé de Guipavas. Le Recteur, M. Fléiter qui, après avoir été Curé des Carmes de 1879 à 1888, devait devenir vicaire général, le suivit avec sympathie dans sa carrière.

A sa sortie du petit séminaire de Pont-Croix, où il fut un modèle de discipline, d'application et de piété, il entra au grand Séminaire de Quimper. Il y reçut, pendant quatre années, la forte formation qui devait lui permettre d'exercer une profonde influence sur les âmes dans les différentes paroisses où il serait appelé à exercer le saint ministère.

SPÉZET

Ordonné prêtre le 21 décembre 1889, M. Le Pape, après un court séjour de deux mois à Pont-l'Abbé en qualité d'auxiliaire, fut nommé vicaire à Spézet, où il devait rester quatre ans. Son esprit de foi et le soin remarquablement consciencieux avec lequel il remplissait sa tâche (assiduité au confessionnal, exhortation à la communion fréquente, diffusion du « Kannad »), frappèrent l'attention et demeurèrent encore gravés dans la mémoire d'un certain nombre.



N.-D. du Mont-Carmel

SAINT-LOUIS

Le 21 mars 1894, il fut affecté à l'une des premières paroisses du diocèse, à la paroisse de Saint-Louis de Brest, dirigée à cette date par Monsieur le chanoine Roull, (futur protonotaire apostolique), aidé de Messieurs :

Martin,
Kerbiriou,
Berthou,
Théoden,

Thomas,
Le Dez,
vicares.

Dans ce nouveau poste l'ampleur et la diversité des besoins spirituels et corporels devaient solliciter son zèle et lui permettre de donner sa mesure. Comme les jeunes prêtres de ce temps dont la flamme de dévouement social avait été attisée par la toute récente et déjà fameuse encyclique « Rerum Novarum » (elle fut publiée le 15 mai 1891), M. Le Pape songea à se pencher, pour la soulager, sur le sort incertain et misérable de la classe ouvrière.

Avant d'agir, il faut, sous peine de déboires, longuement réfléchir et observer, se nourrir l'esprit de doctrine et grouper autour de soi une escouade intelligente, docile et dévouée. Chargé du patronage, M. Le Pape fonda au bout de quelque temps, avec le concours de M. Joncour son collègue, deux cercles d'études, celui des jeunes gens et celui des hommes dont les réunions furent hebdomadaires. L'initiative intéressa et remua si bien l'opinion qu'elle détermina un mouvement d'imitation : à son exemple, des cercles d'études s'établirent dans toutes les paroisses de Brest et à Saint-Pierre.

Se croyant sûr de lui-même et sûr de sa troupe, M. Le Pape résolut de passer à l'action. Successivement, il mit sur pied deux syndicats : le syndicat des dockers et le syndicat des ouvriers charbonniers. Puis, sous son inspiration encore, prit naissance la première coopérative qui s'appela d'un nom très heureux « L'Alliance des Travailleurs ». Celle-ci vint au monde rue Algésiras et, comme elle eut bientôt une sœur cadette à Saint-Martin, elles furent baptisées l'une et l'autre d'un nom qui disait leur commune origine : « L'Alliance des Travailleurs n° 1 » et « L'Alliance des Travailleurs n° 2 ». La première devait tomber, un jour, par surprise, entre les mains des socialistes qui exploitèrent l'imprécision des statuts pour s'emparer de la direction, tandis que la seconde, mise en garde par cette malheureuse expérience, s'apprêtait à prendre un magnifique essor.

L'arsenal occupe une trop grande place dans l'activité et les fluctuations de la cité brestoïse pour que le vicaire s'en désintéressât. Il entra en relations suivies avec les chefs du Syndicat Indépendant des Ouvriers du Port et il eut la joie de voir, grâce à leur cran, avorter dans l'œuf une grève générale préparée par les socialistes.



Eglise de Saint-Louis

Pour coordonner sous un même esprit et sous une même discipline ces œuvres et d'autres encore (Caisse des Familles, Jeunesse Mutualiste) et pour les épauler l'une par l'autre, M. Le Pape jeta les bases d'une Fédération Ouvrière Catholique qui reçut, en 1902, les félicitations du cardinal Rampolla.

Quatre réunions préparatoires avaient été tenues, au patronage Saint-Louis, dans la salle du Cercle des Hommes, au cours du dernier trimestre 1900. Les statuts de la Fédération, présentés par M. Le Pape qu'assistaient ses collègues MM. Juncour, Calvez et Gouchen, furent adoptés le 7 janvier 1901 par cinq sociétés: la Mutualité Scolaire (M. Robert), le Cercle des Jeunes Gens de Saint-Louis (M. Perrot), le Cercle d'Etudes de Saint-Martin (MM. Breton et Rozec), la Caisse de Secours de la maison Riou-Abalan (M. Pierre), la Coopérative (MM. Bécarn et Pétinot).

Le 14, la Fédération comptait 8 sociétés, 553 membres:

Caisse Riou-Abalan... ..	138	membres
Coopérative.	130	—
Syndicat des Charbonniers. ..	55	—
Cercle Saint-Martin... ..	30	—
Hommes de Saint-Louis.	40	—
Jeunes gens de Saint-Louis ..	40	—
Caisse de famille... ..	110	—
Mutualité scolaire	10	—

C'était un bon début. Les statuts promettaient beaucoup: la Fédération des Travailleurs Chrétiens se proposaient d'englober les associations ouvrières de la ville et de la campagne, ayant un but professionnel ou économique, « dont les statuts respectent la famille, la propriété, la patrie et la religion ». Etudier, préconiser, vulgariser « les moyens propres à améliorer la situation morale et matérielle des travailleurs, à amener la paix entre le capital et le travail par le respect des droits de tous », par l'entente, la conciliation, non pas par « la lutte stérile des classes ».

Trois mois après (6 mars 1901), le progrès s'affirmant, le Bureau définitif est élu.

Les sociétés fédérées sont: les Coopératives n° 1 et n° 2, la Caisse de Secours Riou-Abalan, les Jeunes de Saint-Louis, la Caisse de Famille, la Jeunesse Mutualiste, les Hommes de Saint-Louis, les Hommes de Saint-Martin, — les Syndicats des Charbonniers, des Déchargeurs, des Démolisseurs de navires, des Boulangers, — les Jeunes de Recouvrance, la Quilbignonnaise, les Jeunes des Carmes, les Jeunes de Saint-Martin, les Hommes de Recouvrance, le Cercle de Kérinou: soit 18 au total.

M. Le Pape proposa aussitôt de syndiquer les déchargeurs du Port de Commerce et les ouvriers employés en régie dans l'Arsenal.

En attendant, le drapeau du Comité Catholique de Brest, dissous, fut donné à la nouvelle œuvre par le président



Monseigneur Roull

Curé de Saint-Louis de 1893 à 1925

M. Buors. Son inscription fut : « Fédération Catholique de Brest ». L'insigne des membres, proposé par M. Brandel.

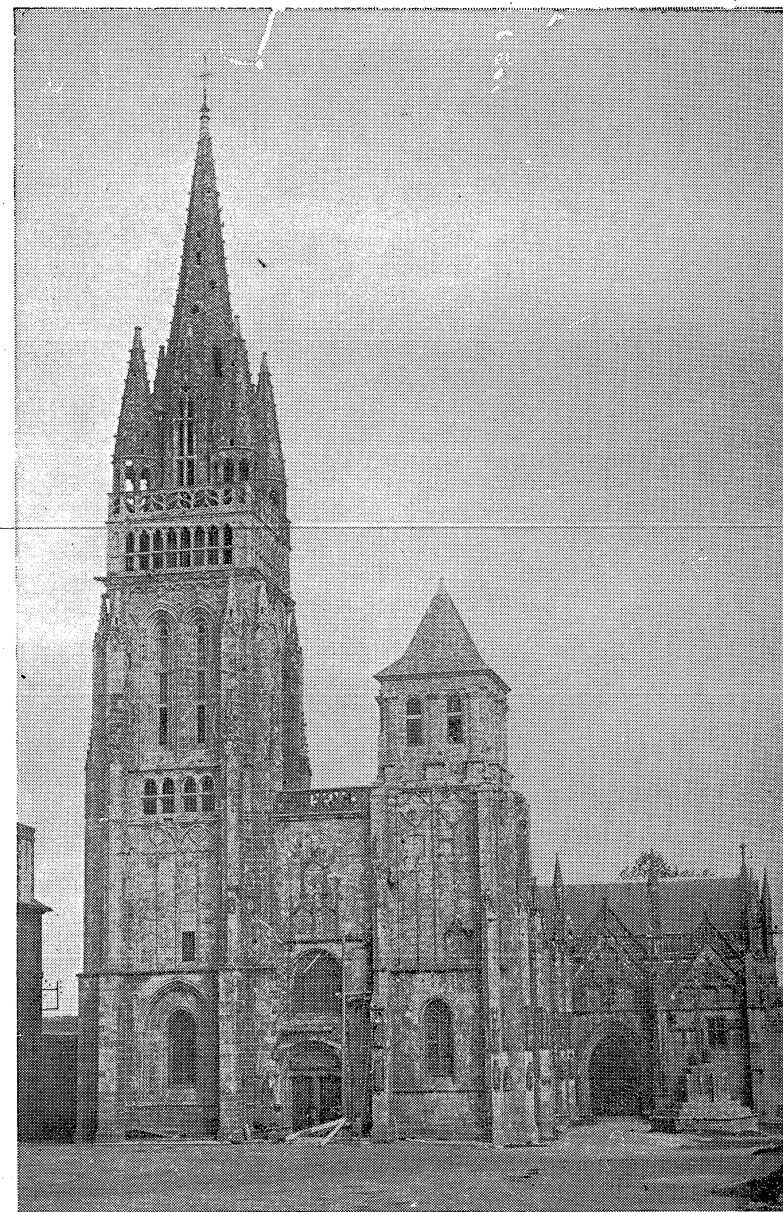
La Fédé n'est donc pas négligeable: pourquoi la municipalité la néglige-t-elle? « Aucune des sociétés fédérées, dit le rapport du 31 juillet, n'a reçu de convocation pour les fêtes données à l'occasion de la société « La Pomme ». La municipalité n'avait pas plus droit de faire participer le Syndicat ouvrier du port par exemple, qu'aucune autre de nos sociétés. » Cette fierté civique et syndicaliste, cette assurance du chrétien conquérant, c'était bien dans la note de M. Le Pape. Le 17 septembre, il demande qu'une enquête sur les patronages du diocèse soit lancée, aux fins d'extension et affiliation: le fragile vicaire de Saint-Louis manquait-il d'envergure ? C'est lui encore qui propose la création d'une bibliothèque commune aux œuvres affiliées, qui fait trouver un local au Cercle Saint-Martin, qui encourage l'ouverture des cercles de Saint-Pierre et de Saint-Marc, qui fait envoyer une lettre de félicitations à Léon XIII pour le 24^e anniversaire de son élection: et le cardinal Rampolla daigne répondre.

Des patrons charbonniers veulent supprimer le repos du dimanche; le Syndicat ouvrier est soutenu par la Fédération, qui proteste officiellement et obtient satisfaction. Les démolisseurs et les déchargeurs veulent une Mutuelle-Maladie: la Fédé les encourage pratiquement. M. Le Pape fait décider la création de délégués de quartier.

A la fin de 1901, près de 1.500 membres sont inscrits à la Fédération ouvrière catholique; bientôt 1.900; plus de 2.000 en fin 1902. Elle compte alors trois sociétés de Secours Mutuels: la *Caisse de Famille*, présidée par l'inoubliable militant M. Du-bois, avocat: 275 membres; la *Mutuelle* de la maison Riou-Abalan (140 membres, tous du personnel des magasins); la *Jeunesse mutualiste*, société scolaire (466 membres: garçons et filles).

Huit cercles d'Etudes (3 d'hommes, 5 de jeunes gens) à Saint-Louis, Saint-Martin, Recouvrance, les Carmes et Kérinou, travaillaient très sérieusement les principes, les faits sociaux, les questions religieuses, etc..., avec une assiduité, un enthousiasme, une volonté d'agir, qui ne laissent pas d'émerveiller les pâles après-guerre.

De grandes réunions maintinrent et élevèrent la pression « démocratique, sociale et religieuse », si l'on peut dire. Des orateurs comme MM. de Coatpont, Desgrées du Lou, Bodin, Ch. Frédouret (qui depuis...), de Rennes, Le Hir, de Morlaix, Marc Sangnier, de Paris, etc..., lançaient les énergies. On osait un *Congrès Régional des cercles d'Etudes bretons* (13 avril 1903); c'était « la catholique Bretagne » qu'on appelait à « cette nouvelle croisade » parce qu'elle « ne craint personne quand il s'agit de combattre pour le Christ et pour le Peuple ». Quimperlé, Pont-l'Abbé, Quimper, Châteaulin, Saint-Pol, Morlaix, Ploudalmézeau, Saint-Brieuc, Nantes, Rennes, etc..., répondaient à la voix de Brest, en ces belles années si pleines d'espérances...



Notre-Dame du Folgoat

Parfois un rapport mentionnait, avec beaucoup de discrétion, l'appui et le dévouement de M. Le Pape. Parfois un grand discours disait: « Merci au clergé de Brest si dévoué aux œuvres sociales; et en particulier au prêtre qui se dépense avec une foi si persévérante pour le bien des travailleurs. » Et c'était tout. C'était assez: M. Le Pape s'effaçait sans peine; il ne s'imposait jamais; aux réunions du bureau confédéré sa formule ordinaire suggérait que peut-être telle initiative serait utile, possible, prématurée, ne croyez-vous pas? Les échecs, les défections, les insultes (ah! ces prêtres socialistes!!!) ne l'embarrassaient pas: c'était dans le programme, c'était prévu par l'Evangile, et le disciple n'est pas plus grand que le Maître... Il priait avec plus d'instance, il ajoutait une pénitence nouvelle, et il continuait doucement l'œuvre difficile, ne s'attendant qu'à Dieu et vivant en Lui...

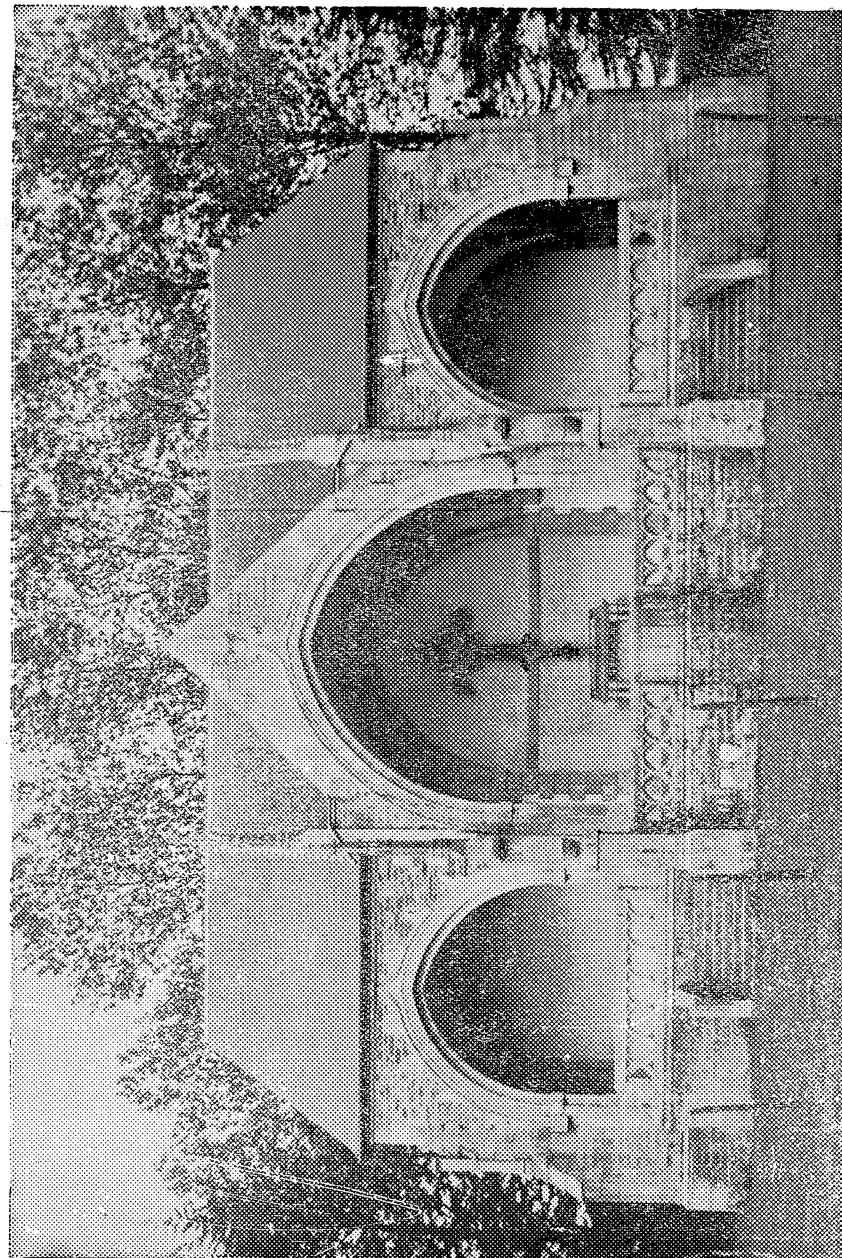
Il n'a pas dépendu de M. Le Pape que toutes ces œuvres n'aient mieux réussi, car il avait l'intelligence de l'âme ouvrière. Il savait qu'en elle il y a des réserves de dévouement et le goût légitime d'une part plus ou moins grande d'initiative. On ne fait bien une chose qu'en se donnant à elle tout entier et avec amour et on n'a plaisir à s'y donner, corps et âme, que si elle apparaît plus ou moins comme nôtre et engageant notre responsabilité. Voilà pourquoi M. Le Pape voulut que, dans le fonctionnement de ces œuvres, le laïcat assumât le double pouvoir d'examen et de décision. L'article 4 des statuts de la Fédération énonçait que les prêtres ne participaient aux Conseils des œuvres affiliées qu'à titre consultatif. C'était à la fois prudence et sagesse: cela sauvegardait l'autorité sacerdotale et cela consacrait le droit des laïcs catholiques.

Sur ces entrefaites, le déchainement violent d'un anticléricalisme obtus et brutal menaçant comme un cyclone de saccager toutes nos institutions (congrégations, écoles, séminaires), fit sentir aux catholiques le besoin de rassembler toutes leurs forces sous un seul drapeau, celui de l'Union. M. Le Pape, sous la direction de M. Roull, s'attacha à organiser les troupes catholiques sur ce nouveau terrain. Ainsi, « toto corde et opere », à Saint-Louis, pendant dix-huit ans, M. Le Pape fut un vicaire éminemment social.

M. Le Pape a montré le chemin, la vraie route de la conquête des âmes. N'oublions pas les précurseurs!

LE FOLGOAT

Tandis qu'il vivait, l'esprit et le cœur absorbés par ses œuvres, il fut appelé, le 1^{er} août 1910, à remplacer au Folgoat, comme recteur, M. Le Breton qui venait d'être nommé à la direction du Collège Bon-Secours. Il devait occuper ce nouveau poste pendant quinze ans. Un ministère tout différent l'y attendait: il s'agissait maintenant de maintenir et de promouvoir la



Chapelle du Couronnement (construite par Monsieur Le Pape)

dévotion à Notre-Dame, en favorisant et en accueillant les pèlerinages, en organisant les manifestations de piété ou d'action catholique. Le recteur fit de son mieux. Sous son rectorat fut construite la chapelle destinée aux offices en plein air et eut lieu le congrès marial de 1913 et, le 8 décembre 1924, se déroula dans une atmosphère d'enthousiasme et de résolution virile, décidée à briser net un nouvel accès d'anticléricalisme, la première et grandiose journée d'Action Catholique. Entre temps, le bon recteur s'appliquait paisiblement, chaque dimanche, à exercer sa chorale à l'intelligence et à l'exécution des rythmes expressifs de la mélodie grégorienne. Il fit si bien que ses chanteuses acquirent une juste réputation.

C'était la guerre: M. Le Pape ne fut pas épargné. En 1916, une broncho-pneumonie l'aurait emporté sans les soins énergiques et inlassables d'un prêtre professeur dont l'obligeance est connue de tous. Mais de cette maladie il sortit débilité pour toujours, prédisposé, tous les hivers, à des accès de bronchite.

LES CARMES

Le 2 novembre 1925, M. Le Pape fit ses adieux au Folgoat: il venait d'être promu curé de la paroisse des Carmes. Il prenait la succession de M. le chanoine Martin, nommé au Chapitre à Quimper. Il trouvait aux Carmes comme collaborateurs MM. Pouliquen, Garrec, Le Grand, Lespagnol et M. Péron, directeur de l'Ecole. Que cette promotion l'ait comblé de joie, il ne s'en cachait pas lui-même. Au Folgoat, les hommes de l'Action Catholique n'avaient pas toujours assez bien répondu aux sollicitations de son zèle; à Brest, il espérait pouvoir reprendre le ministère qui lui avait été si cher, pour lequel il s'était tant dépensé et dont il avait gardé la nostalgie. A vrai dire, sa tâche et son âge ne lui permettaient plus les soucis et le fardeau de l'Action Sociale. Il s'attacha, avec l'aide de vicaires intelligents et dévoués, à lui en procurer les instruments: il se fit bâtisseur. Il pourvut à la restauration extérieure et intérieure de l'église; au port de Commerce, il fit construire une école de filles. Au patronage des jeunes gens, il aménagea une magnifique salle d'œuvres; il en ouvrit une autre dont les facilités et l'élégance font le bonheur des jeunes filles. Enfin, il couronna son labeur en élevant, au-dessus d'une vaste sacristie, un presbytère très beau dont la construction absorba toutes ses ressources.

Monseigneur reconnut la valeur et les mérites du bon Curé en le nommant *chanoine honoraire*, le 23 septembre 1927, à la séance de clôture du Synode diocésain.

✱

Tant d'activité avait épuisé et surtendu son pauvre corps débile. Dans les premiers jours de l'année 1938, il fut atteint



Eglise de N.-D. du Mont-Carmel

(Restaurée en 1932)

LES OBSÈQUES

R. I. P.

EVECHE
DE QUIMPER
ET DE LEON

27 Septembre 1938.

Cher Monsieur le Curé,

Veillez présenter mes condoléances à la famille du bon M. Le Pape et à toute la paroisse.

Il a rempli tout son ministère « in fide et lenidade », avec un dévouement inlassable et un esprit de foi digne de nos vieux saints.

C'est aux âmes qu'il pensait avant tout et il donnait tous ses soins à l'édifice spirituel vers lequel convergeaient toutes les œuvres qu'il entreprit ou qu'il développa.

Son dernier effort fut pourtant consacré à la situation matérielle et ce succès fut pour lui comme pour nous une joie.

Peu de prêtres auront été aussi constamment actifs avec un état de santé si précaire. Les soins dévoués dont il fut entouré prouvent l'affection profonde que lui vouèrent ses amis.

Nous priérons pour son âme, et je dirai demain la messe à son intention.

Je vous bénis, cher M. le Curé, et vous assure de mon bien affectueux dévouement en N. S.

† ADOLPHE,
Evêque de Quimper.



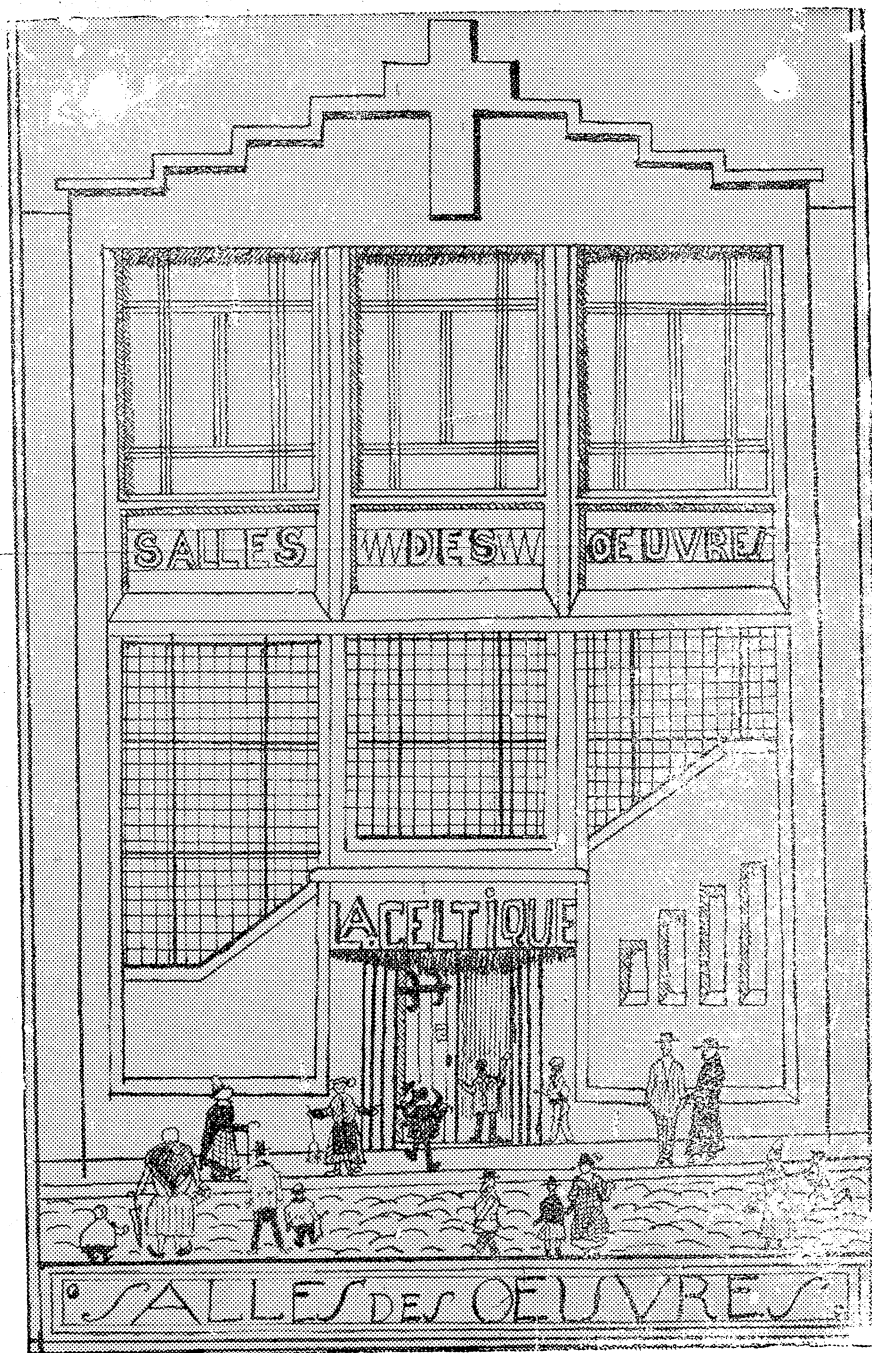
Salle des Œuvres (construite en 1929)



De cette âme sacerdotale, dont l'activité fut si riche et si bienfaisante, on aimerait pour la comprendre et pour en savourer, si j'ose dire, le tonique parfum de beauté morale, connaître les tendances essentielles. Au témoignage de ceux qui ont beaucoup vécu dans son commerce, deux dispositions, subordonnées l'une à l'autre, caractérisaient par dessus tout la physionomie de M. Le Pape: une bonté profonde et toute simple, constante et inaltérable, et un esprit surnaturel qui le pénétrait jusqu'à la moelle.

A l'égard de tous, il fut, délibérément, d'une bonté exquise. Quand on l'abordait, comme son visage s'éclairait d'un affable sourire! Comme la poignée de main, laquelle, on le sait, est révélatrice du caractère, se faisait pressante et affectueuse de sa part! Cette bonté était capable de toutes les générosités, de toutes les délicatesses et de toutes les patiences. Sa libéralité ignorait les calculs intéressés: il aimait à donner plus qu'à recevoir et même sans recevoir. Il se plaisait à s'oublier lui-même pour penser aux autres et leur faire plaisir; il savait oublier sa propre peine pour se représenter la peine des autres, la plaindre et, si possible, la soulager. Recevait-il un visiteur, un pénitent à une heure importune, ou l'entretien prenait-il une durée excessive? Jamais un mot, un réflexe de la figure ou des membres qui vint trahir l'ennui ou l'impatience. Dans les discussions, il savait, d'un esprit judicieux et informé, défendre sa manière de voir, mais jamais sur un ton passionné, toujours avec mesure et courtoisie.

Le 8 décembre 1924, au Folgoat, au soir de la grande manifestation qui l'avait beaucoup occupé, le bon recteur aurait pu et aurait dû songer au repos. Un ami vint le voir, lequel, ayant vécu toute la guerre dans la Belgique envahie, avait à « déballer » beaucoup de souvenirs. La conversation se prolongeait après souper. A dix heures, le bon recteur, qui écoutait sans broncher, risqua une observation: « N'es-tu pas trop fatigué? Il doit être déjà assez tard. » — « Comment donc », répartit le visiteur. Il ne comprit pas et continua son « déballage » jusqu'à onze heures. Le recteur voulut-il avec beaucoup de tact lui faire la leçon et donner à entendre qu'il était lui-même fatigué? Sa bonté habituelle et invariable me fait plutôt croire aujourd'hui que, par charité, il s'oubliait encore pour ne penser qu'à la lassitude possible de l'intarissable causeur.



Un mois environ avant sa mort, dans sa chambre du presbytère, le bon curé fit une chute malheureuse et ne pouvait se relever. Deux confrères accourent pour lui venir en aide : « Mes bons amis, c'est votre calvaire qui commence. » Epanchement admirable, qui marque que le vénérable chanoine, faisant abstraction de lui-même et de sa souffrance, ne songeait qu'à l'inconfort, encore fortement exagérée par son sens charitable, que les autres pouvaient éprouver à son service. La sympathie est conditionnée par l'imagination. M. Le Pape a pu aimer les autres pour eux-mêmes, vraiment et constamment, parce que, de tout l'élan de sa pensée et de son cœur, il se mettait à leur place. Il aurait pu redire le mot connu d'une femme célèbre à sa fille : « Quand vous toussiez, j'ai mal à votre poitrine. » Son ardente et inépuisable charité nous livre le secret et de son admirable dévouement aux œuvres sociales et de sa parfaite égalité d'humeur.

Remarquablement bon, M. Le Pape ne l'a pas été jusqu'à être bonasse. Sa douceur ne transigeait pas avec le sens du devoir. Elle faisait place à la fermeté, comme chez François de Sales, quand l'exigeaient les circonstances. Au Folgoat, au début de son ministère, les chanteuses eurent, un jour, la singulière idée de faire grève : leur humeur répugnait à se plier à l'exécution toute nouvelle pour elles du chant grégorien. Le recteur ne voulut pas que la fidélité aux principes capitulât devant un caprice : il se fit obéir. Il sut de même interdire la fréquentation des danses comme il sut imposer d'autorité le silence pendant les offices. Entendait-il parler dans sa région d'un vote tristement inconséquent émis par un personnage public ? Une protestation écrite, polie mais ferme, venait rappeler à celui qui avait fléchi l'autorité de la vérité morale méconnue.

Et, quand même, la bonté profonde et toute cordiale de M. Le Pape reste une disposition qui, psychologiquement, n'apparaît pas complètement explicable. Le sourire et la bonne humeur sont l'expression de la bonne santé et d'un vigoureux tempérament. Or, la constitution de M. Le Pape était pitoyable. Grand et très maigre de corps, le visage cramoisi et creusé, les muscles flasques, la nutrition et la circulation déficientes, sa santé était précaire et sa vitalité très réduite. Le sang, affluant de la périphérie au cerveau, condamnait les membres à la frigidité. Ses accès de bronchite lui donnaient par surcroît de la fièvre et de l'insomnie. Comment expliquer qu'avec une si pauvre constitution il n'ait pas eu le caractère maussade et inégal ?

Le bon curé vivait dans une atmosphère surnaturelle. Persuadé que le prêtre, pour être bon, doit être excellent, il avait assujéti son existence à des habitudes de piété exemplaire. Il disait la messe avec une attention très recueillie et un sens liturgique très éclairé et exigeant. Après déjeuner, avec la régularité d'un grand séminariste, il récitait les Petites-Heures,



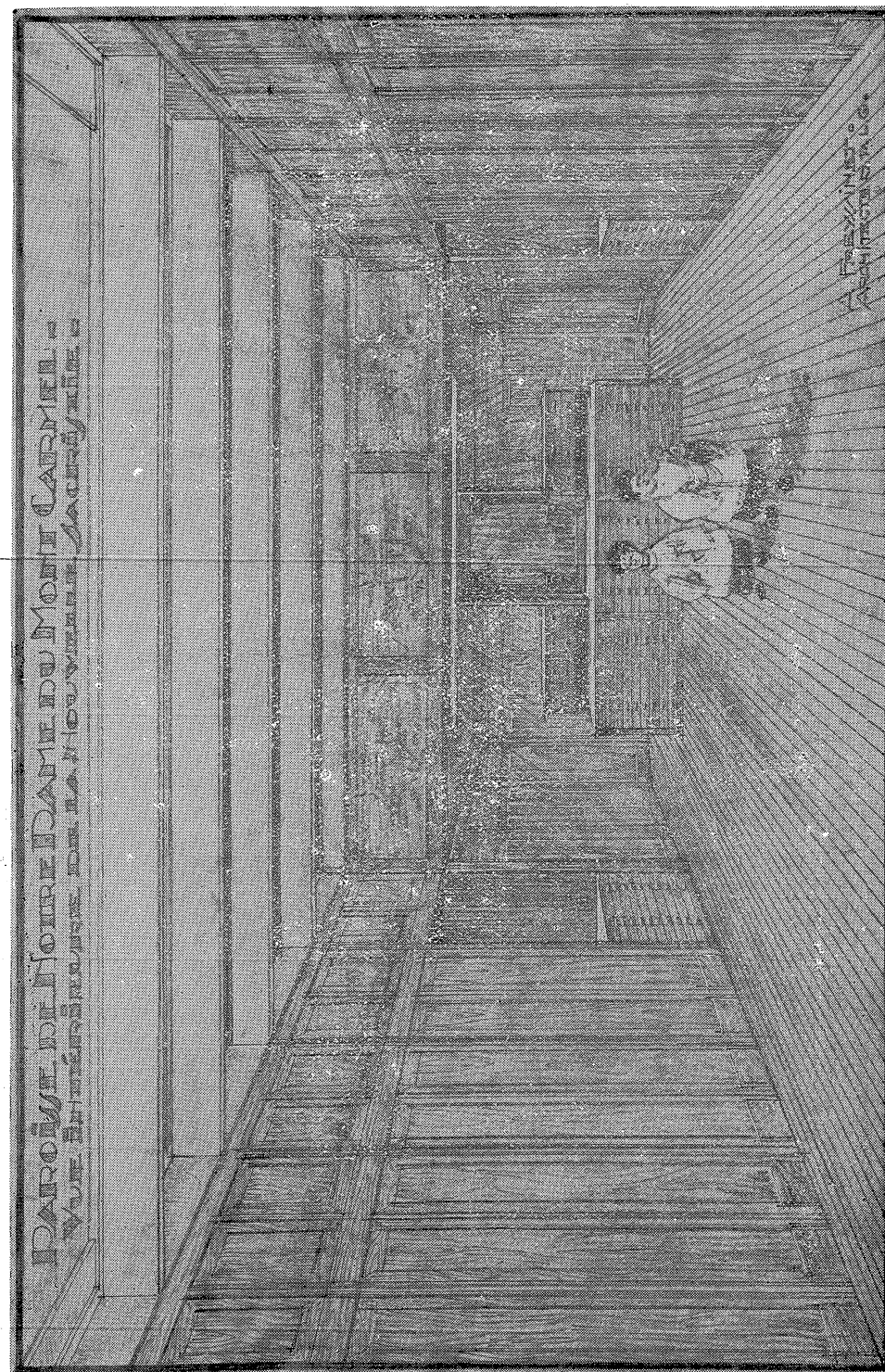
Chapelle du Patronage des Filles (1933)

dehors si le temps le permettait, pour se donner de l'exercice. Puis, invariablement, il faisait sa lecture d'Écriture Sainte la plume à la main. L'après-midi, on le retrouvait à son confessionnal, ou, près de l'autel, plongé dans la méditation. Et, pour se retrouver au pied du tabernacle, il n'hésitait pas à faire fi de ses malaises et même de son état févreux.

Comme il voulait être de la lignée des saints, qui se sont si vigoureusement méprisés eux-mêmes et leur « guenille », il estimait que la santé et les joies de l'âme importent singulièrement plus que le bien-être corporel. La suavité du sentiment de la présence divine lui faisait oublier sa peine et l'affermissait dans ses pieuses imprudences. D'ailleurs, il n'aurait pas cru être un prêtre selon le cœur de Dieu, s'il n'avait pas souffert et aimé la souffrance. Voilà pourquoi, jamais, ni les spasmes douloureux de la toux, ni les insomnies répétées, ni les deux énormes escarres dont la maladie l'avait affligé, ne lui arrachèrent une plainte. Par le commerce quotidien et prolongé avec Dieu, il entretenait dans son âme les horizons et les énergies spirituels; il apprenait à refouler les idées et les sentiments dépressifs, à se maintenir au cran de la sérénité et de la bienveillance, à « se faire tout à tous en Jésus-Christ ». Ainsi, en vertu de l'étroite solidarité de l'esprit et du corps, le prêtre fervent, dont l'état physiologique apparaissait si misérable, retirait de ses pieux colloques un grand bienfait: ils relevaient en lui le ton vital, renouvelaient sa joie de vivre et de se dépenser.

Un mois environ avant sa mort, un ami, venant le visiter, remarqua sur le plancher de la chambre un livre tombé par mégarde. Il le ramassa. Le livre était un livre de méditations sacerdotales. L'ouvrant par curiosité à la page fixée par la marquante, il lut: « Les derniers jours du prêtre. » Etranger aux choses de la terre, le bon curé n'envisageait plus que son éternité. La mort ne l'a pas surpris: il avait trop bien vécu pour qu'elle pût le surprendre. Loin de la redouter, il a dû l'entrevoir avec joie, avec la joie du juste qui a, toujours et généreusement, aimé et servi Jésus-Christ, aimé et honoré sa mère et qui a hâte de les voir face à face.

M. Le Pape n'a été ni un érudit, ni un orateur. Ce sont des aptitudes qui ont leur prix; elles ne sont pas nécessaires pour être un excellent prêtre. Eu égard à sa bonté et à sa piété de chaque jour, à sa pratique du renoncement, à ses travaux apostoliques, et à sa haute idée des exigences de l'idéal sacerdotal, le chanoine Le Pape a été un prêtre excellent. Et son souvenir demeurera cher à tous ceux qui l'ont connu et apprécié.



Nouvelle sacristie (1936)

In Memoriam

M. le Président du Cercle A. de Mun, le mercredi 12 octobre, dans son discours d'ouverture, rappela la mémoire de M. Le Pape en ces termes :

Le Cercle Albert de Mun va ouvrir sa troisième année d'études, mais avant de vous parler de nos projets, je tiens à associer le Cercle au deuil récent qui frappe le clergé et la paroisse des Carmes dans la personne de son ancien curé, M. le chanoine Le Pape. Au nom de tous, j'exprime au clergé des Carmes et en particulier à notre aumônier M. l'abbé Lespagnol, nos chrétiennes condoléances.

N'oublions pas que le Cercle a été fondé en octobre 1936 sous la protection de M. le chanoine Le Pape alors curé des Carmes; il y voyait le développement de l'action catholique auprès de la jeunesse pour laquelle il s'est dévoué toute sa vie.

M. le chanoine Le Pape fut l'homme d'action dans toute l'acceptation du mot, agissant sans bruit, sans discours, jamais en avant, mais arrivant à ses fins avec une ténacité qui, sans contrainte, provoquait les bonnes volontés. Véritable apôtre de l'action catholique, il disparaissait derrière les œuvres qu'il avait suscitées, donnant à chacun les conseils d'énergie et de prudence, enrôlant les laïcs au service de l'Eglise.

Esprit large, pénétrant, avec sa simplicité et son énergie qui maintenait son activité malgré une santé plus que précaire, avec sa piété il semblait déjà posséder Dieu, il rayonnait la paix et vraiment faisait figure de saint.

Je ne me permets pas de retracer sa vie et je laisse à des personnes plus compétentes et documentées le soin de le faire.

Je signale seulement son action sociale à Brest, lançant Cercle d'études et syndicats ouvriers, rapprochant ouvriers et patrons, fondant une coopérative, « L'Alliance des Travailleurs », alors qu'il était vicaire à Saint-Louis.

Ceux qui n'ont connu M. le chanoine Le Pape que dans l'aspect maladif, effacé, qu'il avait ces dernières années, ne peuvent supposer ce qu'il fut à Brest, mais il suffisait de l'approcher pour découvrir ses qualités, sa valeur intellectuelle, son sens de la justice, sa charité et enfin sa flamme quand il fallait agir.

Au mois de mars dernier, voyant ses forces décliner, ce fut avec un déchirement de cœur qu'il décida de se retirer; il le fit avec sa simplicité coutumière, faite d'humilité et de grandeur intellectuelle. Il eut le plaisir de pouvoir rester parmi ses anciens paroissiens qui pensaient le garder quelques années, priant et se sacrifiant encore pour son ancienne paroisse, attirant sur elle et notre Cercle les grâces de Dieu.

Le lundi 26 septembre, à 22 h. 30, M. le chanoine Le Pape entra dans la vie éternelle, regretté de tous. Vous ne l'oublierez pas dans vos prières et, voyant en lui un modèle de l'apostolat, vous méditez son humilité et sa charité.

— Autre Echo —

« Le prêtre, a dit quelque part Lamartine, est un homme qui n'a pas de famille mais qui est de la famille de tout le monde. » Nous venons de le constater une fois de plus.

L'annonce de la mort de M. le chanoine Le Pape a provoqué une véritable consternation dans le milieu paroissial: il semblait vraiment que chacun perdit un parent aimé. L'oraison funèbre faite à l'envi par les bonnes gens était éloquente dans son absence de littérature. Ce qu'on louait dans le curé défunt, c'était son dévouement, sa piété. Malgré une chétive santé, « notre curé s'était donné ». Et voilà ce qui compte pour forcer les cœurs.

Ce qui compte aussi, c'est, avec la valeur sacerdotale, la valeur humaine d'un prêtre. Notre curé, sans ambition et sans prétention, était quelqu'un en dépit de son extérieur. On le savait et on le respectait d'autant plus. Dans ses relations avec ses paroissiens, il ne se montrait certes pas distant. Avec eux, il était l'un d'eux, sans bruit et sans outrance populacière. Entre lui et son peuple, rien d'appréhensif ni de forcé s'interposait. La droiture de son caractère et de ses principes garantissait le bon aloi de sa cordialité.

Il ne soulignait pas sa dignité ecclésiastique par une emphase ou par une onction outrée. Comme les hommes surnaturels, il s'efforçait en toute occasion de demeurer naturel. Il ne flattait pas, il ne biaisait pas. En revanche, il savait encourager, il posait une façon énergique, mais indulgente, de mettre les points sur les i, qui ne ressemblait jamais à un coup de marteau. Son tempérament ne lui faisait pas oublier les tempéraments.

Sous une apparence un peu froide et austère, il cachait un cœur délicat, sensible (mais d'une sensibilité retenue et raisonnée) à toutes les joies, à toutes les peines, à tous les enthousiasmes, que seuls découvraient ceux qui le voyaient de près.

Tous ces dons et toutes ces qualités se fondaient en une vie et en une âme de prêtre, qu'il demeura toujours, en tout et partout. Voilà ce qui explique son emprise et l'affliction si spontanée que fit jaillir sa mort dans les multiples champs d'action où il exerça son apostolat, comme vicaire à Spézet et à Saint-Louis, et sous le signe de Notre-Dame comme pasteur au Folgoat et aux Carmes.



*M. Le Pape. — M. Foll (son successeur)
et leurs collaborateurs*